

Deux ouvrières de la mer

Deux paysannes peinent dans l'eau jusqu'aux genoux.

Je suis immergée dans le tableau de Gauguin « Pêcheuses de goémon ». Deux vagues d'émeraude explosent sur la toile. Ce vert bordé d'écume blanche me saute au visage. Grondements, mugissements, ruissellements jaillissent et toute la maison dans la campagne nantaise retentit soudain. Je reçois ces vagues en plein cœur. C'est mon finistère des sables qui surgit d'un coup.

Datée de 1889, cette gouache me parle de 1960. Des images venues de saisons déjà lointaines quand je voyais les goémoniers récolter le goémon à la main sur la grève. Le ballet de lignes de la mémoire s'anime : j'imagine les chevaux sur le sable tirant la charrette qui dégouline, pleine de ces masses gluantes. Bave aux mors, écume, sueur, la contrainte et la force se mêlent, animaux, hommes et femmes frémissant dans une même lutte. J'entends des cris, des hennissements. Sur la dune, des hommes et des femmes étalent le goémon pour le faire sécher.

Dans ma tête, les vagues de la Côte des sables font autant de turbulences que celles de Gauguin. Le peintre a fait de ces deux vagues un volcan. Un volcan actif qui va engloutir les deux jeunes paysannes. La vieille lutte avec la nature. Ici, on besogne la mer mais elle vous le rend bien. Telle des griffes blanches sur le tableau, la crête des deux vagues surligne l'espace marin. Celle en arrière-plan est plus haute que l'autre à l'avant. C'est un énorme soulèvement d'eau qui écrase la toile. Il a quelque chose de « La grande vague de Kanagawa » peinte par Hokusai. Le peintre japonais est passé dans la tête de Gauguin.

Un seul élément dans le tableau, l'eau. Pas de ciel, pas de sable. Les deux femmes campées l'une de dos, l'autre de face sont frêles. Presque des enfants qui tirent les lourds râteaux à goémon. Le ciel a disparu au-dessus de leurs têtes. Rien que la mer où elles semblent flotter, corps agrégés au flux qui va et vient.

Des bras de femmes, muscles bandés, de grosses mains fortes extraient de l'eau la lourde charge. Echine courbée. Les bustes ahanent, s'escriment, ploient. Sous l'emprise du vent, des vagues et de la dure nécessité. Corps réduits à un paquet de muscles endoloris. Je sens l'énergie et la tension qui font écho à celles des vagues. Les deux femmes titubent sur leurs jambes. Au creux de la vague, quand ça cogne moins fort, on attrape le goémon à bout de bras. Il faut saisir vite ce moment où la vague faiblit, laisse un répit. Il faut biaiser avec sa force. Juste quelques secondes, avant le tourbillon de la vague suivante.

Gauguin a peint des corps souples comme si les os, les chairs n'étaient plus que vagues. Le vent glacé colle sur la peau les vêtements trempés, les embruns piquent le visage. C'est périlleux, c'est pénible. Au bout des râteaux, ça pèse comme du plomb. La paysanne qu'on voit de face se cabre, dans l'effort, serre les dents. Elle a peur. Oh ! Cette muraille d'eau à donner le vertige. Elle tangue. Il faut avoir le cœur bien accroché, on se sent toute petite face aux vagues qui se dressent autour.

L'autre paysanne au visage caché harponne une masse d'algues qu'on devine seulement sans la voir. Gauguin n'a pas représenté le goémon sur sa toile. Comme si cette dérisoire récolte marine pour vivre de peu, là où il y a peu, lui importait moins que ces heures de luttes vertigineuses avec la mer.

Elles sont du peuple anonyme de paysans et de paysannes qui venaient aux plages pour d'autres bénéfices que les bains de mer. Pour tirer de l'algue l'engrais qui amende la terre.

La grande vague de Gauguin m'emmène un instant. Il a capté le secret des ouvrières de la mer : là, tout est résistance qu'il faut dompter.

